

« La Canadian Play / Une plaie canadienne »

Jean-François Chassay

Numéro 31 (2), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29306ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (1984). Compte rendu de [« La Canadian Play / Une plaie canadienne »]. *Jeu*, (31), 148–149.

« a canadian play/ une plaie canadienne »

un exorcisme euphorique

Pièce de Jean-Claude Germain, Montréal, VLB éditeur, 1983, 222 p., ill.

Gore Vidal a déjà présenté, à New York, une pièce où il faisait évoluer sur scène plusieurs présidents américains en stigmatisant leurs contradictions — leurs vices, leurs faiblesses... — à coup de répliques qui étaient autant de citations authentiques. En politique, les Américains ont la mémoire courte, estimait Vidal, et il tenait à leur rappeler certains éléments de leur histoire habituellement occultés. Cette disposition à oublier facilement les fautes — c'est un euphémisme — de leurs dirigeants politiques, les Québécois la partagent avec leurs voisins du Sud. C'est en guise d'exorcisme, mais aussi pour rafraîchir les mémoires, que Jean-Claude Germain a écrit *A Canadian Play/Une plaie canadienne*, qui s'en prend à la « continuité historique » au Canada.

Dans une excellente introduction, le dramaturge raconte brièvement l'histoire des francs-maçons au Québec, ainsi que le rôle qu'ils ont pu jouer dans l'avènement de la Saint-Jean-Baptiste comme fête nationale. Cette introduction justifie également le cadre dans lequel se déroule la pièce, un rituel symbolique qui s'apparente à celui qu'on retrouve dans une loge maçonnique et au cours duquel on fait le procès du « célèbre *Bonhomme*



Seven O'Clock de notre histoire», à savoir Lord Durham. Au cours du cérémonial, qui se termine par la mise à mort de l'auteur du fameux rapport, il deviendra tour à tour le Sire (Wilfrid Laurier), le Mononcq (Louis Saint-Laurent), et l'Auguste (Pierre Trudeau), endossant ainsi « tous les faux jetons qui [l'] ont interprété et adapté à la sauce de leurs ambitions politiques du moment ». (p. 70) Il finira, désavouant le présent au nom du passé, par désavouer le passé lui-même. Durham, transformé en Fregoli politique, sera un Laurier paternaliste parlant de crise d'adolescence du Québec, un Louis Saint-Laurent lapidaire, séparant les deux cultures: « D'un borre, y a la rue Saint-Jacques! Pis d'l'autte, tous ceux qui gagnent les concours oratoires dla Société Saint-Jean-Baptiste! » (p. 125), et un Trudeau hystériquement universaliste de qui Durham dira, au bord de l'écoeurement: « Il a la facilité de flotter comme un ballon dans la stratosphère! Et de là, il conclut que tous les hommes sont des ballons! » (p. 173-174)

Cette succession de personnages aurait

pu donner lieu à une logorrhée politique assez éprouvante. Disons tout de suite que Germain a su éviter cet écueil. Le «drame» reste ironique et le texte, au rythme rapide, n'ennuie jamais le lecteur. Ce cérémonial en apparence grave et austère réussit à être étonnamment entraînant.

A Canadian Play. . . évite aussi iniquités et facilités démagogiques. Pour tout dire, le personnage de Durham se défend plutôt bien. Les discussions qui l'opposent à monsieur Caron, organisateur de la cérémonie, reposent sur une solide dialectique faite avec humour (ce n'est pas toujours facile. . .). C'est donc avec d'autant plus d'impact sur le plan dramatique que Durham concède qu'il a fait une erreur. Après «l'épisode Trudeau», l'aporie canadienne lui apparaît clairement: «[. . .] la réalité n'obéit pas à

la logique! Et c'est en cela sûrement que le Canada est devenu ce qu'il est devenu! U-n-e a-b-s-u-r-d-i-t-é!» (p. 174)

On peut regretter qu'un auteur aussi prolifique en soit encore à reprendre des questions qui, sur les plans littéraire et dramaturgique, ont été amplement commentées et rabâchées. Reste que, d'une part, puisqu'il s'agit d'un exorcisme, il est permis de croire que l'auteur pourra dorénavant aborder d'autres sujets; d'autre part, il ne saurait être question de nier l'efficacité d'un texte qui, par toutes ses qualités, démontre bien, comme chacun le sait, que la «question canadienne» n'est toujours pas résolue. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'au plan de l'imaginaire il faille en rester là.

jean-françois chassay

« les rôles de l'animateur et de l'animatrice de théâtre, manuel d'autoformation »

utile, efficace

Ouvrage d'Hervé Dupuis, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Option-théâtre du Département d'études françaises, coll. «Cahiers d'études littéraires et culturelles», n° 8, 1982, 175 p. Préface d'Yves Saint-Arnaud.

Le livre d'Hervé Dupuis est utile, extrêmement bien ordonné, agréable à lire. Chez ceux qui, comme moi, comme vous, se sont trouvés dans la situation décrite — *animateur ou animatrice de théâtre aidant un groupe de non-spécialistes à produire un spectacle-animation* —, il suscite un effet de reconnaissance et donne des moyens concep-

tuels pour mieux s'organiser, décider, choisir.

Il ne donne pas une formation, qui, bien évidemment, doit être acquise avant de se mettre dans la situation étudiée, à savoir celle où l'on se vend comme *expert*. Ce n'est pas non plus le livre qui donne l'expérience. Simplement, il indique à l'expert qu'est l'animateur comment monnayer au mieux son savoir et son savoir-faire dans la perspective démocratique qui doit rester celle de toute animation: refuser de faire de l'expert le détenteur d'un pouvoir (idéologique, de création. . .) et des participants